
Influences bibliographiques sur la « génération 68 »

Gerd Rainer Horn

**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/siecles/470>

ISSN : 2275-2129

Éditeur

Centre d'Histoire "Espaces et Cultures"

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2009

ISBN : 978-2-84516-564-9

ISSN : 1266-6726

Référence électronique

Gerd Rainer Horn, « Influences bibliographiques sur la « génération 68 » », *Siècles* [En ligne], 29 | 2009, mis en ligne le 06 février 2013, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/siecles/470>

Gerd-Rainer HORN

Université de Warwick, Grande-Bretagne

INFLUENCES BIBLIOGRAPHIQUES SUR LA « GÉNÉRATION 68 »

Remarques méthodologiques

La formation culturelle et intellectuelle de la « génération 68 » est une question souvent abordée dans la littérature autobiographique ou biographique des principaux acteurs, sans jamais toutefois être étudiée en profondeur. Il y a, bien sûr, toute une gamme de raisons qui expliquent la marginalisation de cette question. Les biographies et autobiographies, malgré une floraison assez récente, sont encore rares et cette production demeure très inégale en ce qui concerne l'approche méthodologique, les priorités de l'écrivain ou son degré de franchise personnelle. Il y a, par exemple, peu d'autobiographies aussi intimes que celle, remarquable, d'une des pionnières du féminisme socialiste Sheila Rowbotham, *Promise of a Dream*. L'auteure reste pourtant peu diserte sur ses lectures. Certains pays comme l'Espagne ou le Portugal, sont peu représentés jusqu'à ce jour dans la vague autobiographique de ces dernières années. Sont également sous-représentées les militantes féminines dans tous les pays ainsi que les

acteurs sociaux qui ne sont pas issus des classes moyennes : le nombre de vraies autobiographies de militants d'origine prolétarienne reste minime. Ce sont surtout les porte-parole des mouvements étudiants qui se sont projetés sous les feux de la rampe. De plus, l'accroissement considérable du nombre de militants au cours des dix années qui ont suivi 1968 – beaucoup plus élevé que le nombre relativement restreint des militants des dix années précédentes – n'est pas du tout reflété dans la littérature autobiographique. Ainsi mon projet initial d'étudier les influences bibliographiques sur la génération des militants des années 1956-1976 s'est transformé en une étude des motivations intellectuelles et culturelles des militants actifs dans les années préparatoires, entre 1956 et 1966, plutôt que celles des militants des années post-68 quand les idées en gestation dans la période préparatoire ont semblé devenir réalité.

Mes efforts pour compléter cette mince littérature (auto-)biographique avec des interviews électroniques n'ont pas été couronnés de beaucoup plus de succès. Certes, de la liste subjectivement constituée à partir des adresses électroniques dont je disposais, un pourcentage acceptable de correspondants a répondu. Mais comment établir une représentativité même minimale ? Il aurait fallu se concentrer sur un espace restreint ou spécifique (une ville, un mouvement, les participants d'un événement clé), ou bien construire un vaste réseau des collaborateurs. Je n'avais ni l'intérêt ni les moyens financiers pour l'une ou l'autre de ces méthodes. Il faut donc tenir compte de la subjectivité et de l'absence de représentativité (dans le sens scientifique du terme) des informations rapportées ici. J'espère néanmoins que mes remarques permettront au moins d'établir quelques points de départ.

Une autre question fondamentale se pose immédiatement. Quelle influence bibliographique veut-on découvrir ? Chaque personne, et *a fortiori* les militants des années soixante, évolue de manière continue. Un militant ou une militante de la Nouvelle Gauche de 1967 devenait ainsi assez souvent un militant ou une militante de l'extrême gauche deux ou trois ans plus tard. Si l'on veut dévoiler toutes les influences bibliographiques sur la génération 68, il est nécessaire d'établir préalablement un tableau complexe des mutations politiques qui se succédaient si rapidement.

Pour simplifier une matière potentiellement très compliquée, je décidai assez tôt de me concentrer sur la première vague des orientations bibliographiques, sur les influences littéraires qui façonnaient des adolescents pré-politiques en des activistes militants en un laps de temps souvent très court. Quels facteurs bibliographiques ont donc favorisé la politisation initiale de la génération des années 68 ?

1. Edwy PLENEL, *Secrets de jeunesse*, Paris, 2001, p. 27-28.

Un univers culturel

Un nouveau détour méthodologique s'impose avant d'aborder frontalement le thème choisi : une première lecture, superficielle, de la plupart des livres du corpus a très vite montré qu'une interprétation réductrice du terme « influence bibliographique » ne permettrait pas de faire le tour de la question concernant les éléments constitutifs de la formation intellectuelle et/ou culturelle des militants. Bien sûr, le monde des livres entre fortement en ligne de compte dans le processus de politisation de la génération post-1956. Que la génération des années 68 ait été avide de lectures est bien établi. Mais il vaut la peine de souligner que, pour le public concerné par mon enquête, le monde des livres était inextricablement mêlé au monde de la musique, du cinéma et d'autres influences culturelles qui, toutes confondues, ont façonné l'univers intellectuel de cette génération.

Quelques citations montrent très bien ce lien intime et indissoluble entre littérature, musique et cinéma. Edwy Plenel, ancien militant de la Ligue communiste révolutionnaire, l'exprimait de cette manière : « Au fil des pages s'imposent des références, banales de nos jours, où s'instituaient nos différences : André Breton et le surréalisme entrevu comme propédeutique libertaire, l'amour d'un cinéma que le marché arrogant d'aujourd'hui dirait 'd'auteur', de Sergueï M. Eisenstein à William Klein, des passions musicales pour les Beatles et pour le jazz où John Lennon et Miles Davis trônaient en maîtres d'un savoir essentiel, d'autant plus attirant qu'il n'était pas académique »¹. Son camarade Gérard Filoche raconte des expériences presque identiques : « J'avalais André Breton, et tous ses disciples jusqu'à Philippe Soupault. Je repiquais des émissions de radio sur le petit magnétophone qu'on m'offrit. Mon premier

2. Gérard FILOCHE, 68-98, *histoire sans fin*, Paris, 1998, p. 15.

3. *Ibid.*, p. 18.

4. Daniel BENSÂÏD, *Une lente impatience*, Paris, 2004, p. 48.

5. Sheila ROWBOTHAM, *Promise of a Dream. Remembering the Sixties*, Londres, 2000, p. 32.

6. Tom HAYDEN, *Reunion: A Memoir*, New York, 1988, p. 17.

pick-up fut l'occasion d'accéder à quelques disques et mes premiers furent Charlie Parker, Thelonious Monk, Jelly Roll Morton, Miles Davis et Charlie Mingus »². Des études en terminale à Rouen mettaient Filoche en contact avec d'autres élèves venant de lycées différents « qui brillaient par leur esprit, leurs connaissances, ils voyageaient tellement plus que moi, ils lisaient encore davantage, ils connaissaient encore mieux jazz, rock n'roll, musique, films, et tout particulièrement ils lisaient la presse nationale... »³. Daniel Bensaïd, pour rester dans l'univers de la LCR, se souvient aussi qu'une copine assez proche lui fit « écouter Aragon par Ferré, découvrir la *Journée d'Ivan Denissovitch* »⁴. À moins de considérer que les futurs militants de la LCR étaient beaucoup plus soumis aux influences multiples de diverses catégories de produits culturels que les militants situés en dehors de la Quatrième Internationale, on peut prendre ces remarques autobiographiques comme indications d'un processus générationnel – et pas seulement dans l'hexagone !

Deux exemples additionnels venant de l'univers anglo-saxon viennent renforcer cette constatation. Sheila Rowbotham, parle d'un amour d'antan qui avait eu beaucoup d'influence sur elle : « Il avait visité [le sculpteur Alberto] Giacometti, admiré [le peintre Willem] de Kooning, m'avait dit de lire Wilhelm Reich, d'écouter Eric Dolphy et de m'abonner à l'*Anarchy* »⁵. Tom Hayden, un porte-parole du mouvement américain *Students for Democratic Society*, se souvient aussi de ces années adolescentes : « Il y avait plusieurs modèles culturels alternatifs pour ceux d'entre nous qui, en quelques années, devenaient militants : le personnage fictif du roman de J. D. Salinger, *Catcher in the Rye* (*L'Attrape-cœurs*), Holden Caulfield, l'acteur James Dean, et l'écrivain Jack Kerouac »⁶. Parmi ces influences intellectuelles venant de tous côtés, les livres jouant sans doute un rôle non négligeable dans le processus de radicalisation, j'ai donc choisi de me pencher plus avant sur cette question et tout d'abord sur le cas de la philosophie, essentiel pour la formation intellectuelle et politique.

Textes philosophiques

La philosophie constitue un type de lecture de premier plan dans les listes des livres fournis par les interlocuteurs. Ce qui frappe immédiatement est la place centrale des théoriciens peu orthodoxes. Dans un monde contemporain où la gauche traditionnelle – la social-démocratie et le communisme orthodoxe – était encore prépondérante, l'absence des coryphées communistes ou socialistes dans la liste de lectures préférées retient l'attention. Même les classiques – Marx, Engels ou Lénine – sont sous-représentés. Et cela est vrai même pour les interlocuteurs socialisés dans un milieu de la gauche orthodoxe, souvent communiste. Acteur central de la mouvance autonomiste en Italie dans le Mouvement de '77 à Bologne, Franco (Bifo) Berardi, né d'un père instituteur communiste et lui-même membre de la jeunesse communiste à partir de l'âge de 14 ans, avait fait ses premières lectures formatives « entre l'âge de 12 et 16 ans »⁷. Bien sûr, parmi les tout premiers livres on comptait l'*Anti-Dühring* de Friedrich Engels (1964), *Les Cahiers philosophiques* de Lénine (1965) et les *Manuscrits de 1844* de Karl Marx (1965). Mais déjà en 1964, il lisait *Les mots* de Jean-Paul Sartre, et en 1967 il faisait suivre cette lecture précoce par celle de la *Critique de la raison dialectique* du même auteur. En 1968, *Reason and Revolution* de Herbert Marcuse comblait ses lacunes.

La lecture des *Manuscrits de 1844* de Karl Marx par le jeune Italien indique déjà que, si les futurs militants se familiarisaient avec les classiques marxistes, c'était plutôt par la voie des écrits peu orthodoxes du jeune Marx. Ronald Fraser, dans son livre magistral sur la génération 68 dans l'Ouest, le dit d'une façon lapidaire : « Parmi les influences citées le plus souvent dans tous les pays pendant la première partie des années soixante figuraient Sartre et Camus, Kerouac, l'écrivain Beat, les écrits du jeune Marx, et Frantz Fanon »⁸. Sartre était un des premiers auteurs critiques que Rudi Dutschke avalait, avant sa découverte des philosophes plus fortement ancrés dans la tradition marxiste (même si peu orthodoxes) comme Georg Lukács, Ernst Bloch ou Karl Korsch⁹. Albert Camus a apparemment joué un rôle au moins aussi central que Sartre. Un des acteurs (et chroniqueurs) du 68 autrichien, Fritz Keller, évoque en premier lieu *Le Mythe de Sisyphe*

7. Lettre de Franco (Bifo) Berardi à l'auteur, 4 mai 2008.

8. Ronald FRASER, 1968. *A Student Generation in Revolt*, New York, 1988, p. 98.

9. Michaela KARL, *Rudi Dutschke. Revolutionär ohne Revolution*, Francfort, 2003, p. 22.

10. Lettre de Fritz Keller à l'auteur, 7 mai 2008.

11. T. HAYDEN, *Reunion [...]*, p. 42.

12. *Idem*, p. 52.

13. M. KARL, *Rudi Dutschke [...]*, p. 22.

14. Cité d'après la traduction allemande de Renato CURCIO, *Mit offenem Blick*, Berlin, 1997, p. 33.

15. Barry SHEPPARD, *The Party. The Socialist Workers Party 1960-1988*, vol. I : *The Sixties. A Political Memoir*, Sydney, 2005, p. 23.

16. Lettre de John Holloway à l'auteur, 7 mai 2008.

17. Kees SLAGER, *Het geheim van Oss. Een geschiedenis van de SP*, Amsterdam, 2001, p. 50.

18. *Ibid.*

19. B. SHEPPARD, *The Sixties [...]*, p. 23.

parmi ses influences critiques¹⁰. Tom Hayden se souvient : « Je luttais avec *L'Être et le Néant* de Sartre, et je préférerais Camus »¹¹. Un des textes lus à l'occasion de son mariage, alors qu'il était encore tout jeune, était un passage d'un texte d'Albert Camus¹².

Outre Sartre, Camus et Fanon, les noms qui paraissaient très souvent dans les listes des livres phares sont ceux de Lukács, Bloch et bien sûr Herbert Marcuse. *Histoire et conscience de classe* de Georg Lukács ouvrait les yeux de Rudi Dutschke aux acquis d'Ernst Bloch¹³. Renato Curcio, un des futurs fondateurs des Brigades Rouges, au moment de l'invention de la première université d'été à Trente (Italie) à l'automne 1966, s'était engagé à réaliser ces contre-cours où les étudiants rebelles lisaient « plutôt Wittgenstein que Marx, mais aussi Fanon, Marcuse, [Walter] Benjamin »¹⁴. Barry Sheppard, un des acteurs de premier plan dans l'extrême gauche américaine, avait été initié aux écrits de Herbert Marcuse, « en particulier *Reason and Revolution* », par un professeur de physique de la Boston University¹⁵. John Holloway, auteur très influent de l'étude *Changer le monde sans prendre le pouvoir*, se souvient de l'influence déterminante d'Ernst Bloch et Georg Lukács quand il vécut l'année 1968 dans le calme de l'établissement d'élite que constitue le Collège d'Europe de Bruges¹⁶. Pour Jan Marijnissen, dirigeant du *Socialistische Partij* aux Pays-Bas (groupe ex-maoïste devenu aujourd'hui un acteur influent du débat politique des Pays-Bas), Karl Marx, Herbert Marcuse et Erich Fromm étaient les intellectuels les plus importants¹⁷.

Quelques remarques de Marijnissen suggèrent un deuxième axe des lectures des militants, la dimension psychanalytique : « Je me souviens que je lisais à ce moment tous les livres de Marcuse, l'un après l'autre, parce que je trouvais une symbiose de Marx et Freud extrêmement intéressante. Erich Fromm faisait de même... et c'est pourquoi en même temps je lisais toutes les œuvres de Fromm »¹⁸. Les références à la littérature psychanalytique et spécialement aux auteurs qui essayèrent de fusionner le marxisme et la psychanalyse sont abondantes. Barry Sheppard, avide lecteur de Marcuse, aimait beaucoup son « *Éros et Civilisation*, qui tentait de combiner Freud et Marx »¹⁹. La féministe australienne de la première heure, Lynne Segal, dévorait ce type de littérature : « À côté de R. D. Laing

et Wilhelm Reich (un anti-autoritaire passionnant, un dissident précoce du freudisme, dévoué à la libération sexuelle des masses), l'œuvre du psychiatre franco-antillais et écrivain anti-colonialiste et révolutionnaire, Frantz Fanon »²⁰, apparût sur la scène intellectuelle. Il n'est pas du tout surprenant de constater que ce mariage entre marxisme et freudisme devint populaire en un temps où la révolution sexuelle devenait peu à peu une réalité pour ce milieu de jeunes contestataires.

L'importance de la dissidence

La dissidence dans tous les domaines fut porteuse. Le livre d'économie marxiste le plus influent était un livre non-orthodoxe de l'économiste belge, Ernest Mandel, qui militait dans la Quatrième Internationale. Pour John Holloway, le *Traité d'économie marxiste* a constitué une révélation dans son itinéraire vers une radicalisation²¹. Quant à Aldo Agosti, fils d'un des plus célèbres résistants antifascistes du Piémont, devenu plus tard un des historiens les plus connus dans le milieu du PCI, le troisième tome de la biographie de Trotsky par Isaac Deutscher, *Le prophète désarmé*, figure en première position sur la liste de ses influences littéraires²². L'autrichien Fritz Keller note aussi cette trilogie du juif polonais²³. Pour Vittorio Rieser, un des anciens de l'entourage de Raniero Panzieri et un des porte-parole du mouvement étudiant de Turin, Gaetano Salvemini – ainsi que des écrivains anarchistes comme Camillo Berneri – avait eu une influence majeure²⁴. Salvemini était le théoricien le plus connu du groupe *Giustizia e Libertà*, devenu le *Partito d'Azione*, une sorte de socialisme autonomiste et radical-démocratique, parfois beaucoup plus à gauche que le communisme ou socialisme officiel, porteur d'une dissidence politique presque spécifiquement italienne pendant la Seconde Guerre mondiale.

Pour les militants qui venaient des milieux chrétiens, deux voies possibles, au moins, se présentaient à gauche : soit la voie anti-religieuse avec un grand choix d'auteurs plus ou moins éloignés de l'Église, soit celle suivie par des théologiens ou philosophes chrétiens progressistes. Deux exemples suffisent pour illustrer ce courant. Le jeune Mario Capanna

20. Lynne SEGAL, *Making Trouble. Life and Politics*, Londres, 2007, p. 58.

21. J. Holloway, lettre à l'auteur, *op. cit.*

22. Lettre d'Aldo Agosti à l'auteur, 30 mai 2008.

23. F. Keller, lettre à l'auteur, *op. cit.*

24. Lettre de Vittorio Rieser à l'auteur, 13 mai 2008.

25. Mario CAPANNA, *Formidabili quegli anni*, Milan, 1998, p. 18.

26. Rudi DUTSCHKE, *Jeder hat sein Leben ganz zu leben. Die Tagebücher 1963-1979*, Cologne, Kiepenheuer & Witsch, 2005, p. 22.

devint très vite le porte-parole des étudiants radicalisés à l'Université du Sacré-Cœur à Milan – dite '*La Cattolica*' – et dans ses souvenirs il rappelle : « Donc, nous étudions, jour et nuit. Mais pas seulement les matériaux pour les examens. Nous étudions Marx et d'autres auteurs marxistes, qui étaient quasiment défendus dans l'enseignement officiel. Et nous lisions des théologiens qui étaient dans ces temps-là novateurs et progressistes, comme Karl Rahner, Edward Schillebeeckx, Hans Urs von Balthasar. Sur les uns ou les autres nous avons assez souvent des discussions qui duraient jusqu'à l'aube »²⁵. Le jeune étudiant Rudi Dutschke, venant de l'Allemagne de l'Est protestante, au début de sa « carrière » à Berlin-Ouest, découvrit le socialiste chrétien, protestant, Paul Tillich ; il confiait à son journal : « Pour Tillich le socialisme et la foi sont inséparables. Je suis d'accord, exactement comme le socialisme et le prolétariat sont inséparables »²⁶.

Le rôle des romans

Jusqu'à présent je me suis concentré sur les ouvrages de non-fiction : histoire, philosophie, psychologie, *etc.* C'était précisément ce genre de livres qui avait connu un essor particulier dans ces années-là. Les années soixante et encore plus les années soixante-dix étaient une période au cours de laquelle presque toutes les grandes maisons d'édition publiaient des collections de livres de poche qui visaient un public en voie de radicalisation à gauche. C'était le temps où des maisons d'édition très connues attendaient fiévreusement les manuscrits des théoriciens gauchistes pour les publier aussitôt avec un tirage très élevé. Mais il y avait un autre type de littérature qui était au moins aussi attrayante pour les jeunes lecteurs en voie de radicalisation : le monde des romans. Pour plusieurs raisons, parfois contradictoires, les romans ont contribué à ouvrir les yeux de la génération 68 aux questions contestataires qui devinrent tout de suite à la mode. Daniel Bensaïd, par exemple, qui n'est pas étranger aux débats philosophiques et méta-historiques de son temps, se souvient de ses années d'adolescence où il commença à façonner ses attitudes critiques : « À l'automne 1961, mon copain Bernard entreprit de m'évangéliser en me donnant à lire le *Manifeste communiste*, dont il me remit solennellement

un exemplaire. J'eus le plus grand mal à franchir l'obstacle des multiples préfaces. Le texte lui-même ne m'apporta pas la révélation escomptée. Triomphant de mes hésitations, [sa copine] Annette se montra plus convaincante que Bernard. » Et ce fut Annette qui initia Daniel Bensaïd à la lecture des écrivains romanciers, comme Roger Martin du Gard, et des poèmes de Louis Aragon chantés par Léo Ferré²⁷.

Il semble que la position centrale des livres historiques, philosophiques ou théologiques dans la formation de la génération étudiée soit due, au moins en partie, à l'origine sociale de la plupart des autobiographes et interlocuteurs issus des classes moyennes. Vittorio Rieser, membre du cercle restreint de ces milieux au cours des années préparatoires au *sessantotto*, qui avait entrepris des recherches empiriques très éclairantes et concentrées sur le milieu prolétarien des grandes industries de l'Italie du Nord, me dit explicitement que « la liste des lectures des prolétaires, des ouvriers spécialisés communistes de la génération avant la génération de 68, commençait assez souvent par la lecture de Jack London, *Le Talon de fer* »²⁸. Malgré une évolution en cours dans les années soixante, le rôle prépondérant des romans dans la lecture des militants provenant des couches prolétariennes constitue une hypothèse intéressante qui reste cependant assez difficile à prouver sans interviews et en l'absence presque totale d'autobiographies de militants ouvriers.

À Lutte ouvrière, l'initiation des contacts, des sympathisants, des futurs membres de l'organisation par des lectures guidées en littérature, était une marque distinctive depuis le début. Jean Birnbaum, dans son étude récente, *L'espérance révolutionnaire au fil des générations*, raconte : « On y lit beaucoup, en effet, et ardemment, de façon volontariste et planifiée. Tout comme dans les cloîtres médiévaux, cette pratique y apparaîtrait à la fois comme une injonction individuelle permanente, et comme un exercice collectif qui fait l'objet de prescriptions impérieuses »²⁹. Gérard Filoche, à propos des habitudes des camarades de LO, précise : « On commence par du facile, des romans, Émile Zola, ou *Ma vie* de Trotski, puis on en vient à la théorie, à Karl Marx, à l'histoire, à la Révolution russe, et aux écrits plus tardifs des opposants au stalinisme »³⁰. Jean Birnbaum, au début de son investigation approfondie sur ce milieu, relativise la place prépondérante

27. D. BENSÂÏD, *Lente impatience [...]*, p. 48.

28. Lettre de Vittorio Rieser à l'auteur, 23 mai 2008.

29. Jean BIRNBAUM, *Leur jeunesse et la nôtre. L'espérance révolutionnaire au fil des générations*, Paris, 2005, p. 166.

30. G. FILOCHE, *Ces années-là, quand Lionel [...]*, Paris, 2001, p. 119.

31. J. BIRNBAUM, *Leur jeunesse [...]*, p. 168-169.

32. Ulrike HEIDER, *Keine Ruhe nach dem Sturm*, Hambourg, 2001, p. 84.

des romans dans la formation politique des sympathisants LO, mais plus loin il précise que « dans la longue liste des ouvrages qu'un aspirant révolutionnaire doit absolument avoir assimilés pour prétendre entrer dans le saint des saints, le roman est en très bonne place. Et même à la place d'honneur. Car les dirigeants de LO ont toujours insisté sur le fait que seule la littérature donne vraiment à comprendre les contradictions qui rendent l'Histoire si déroutante »³¹. Le monde de la fiction occupe donc une place éminente dans la formation bibliographique de ces interlocuteurs comme de tant d'autres militants de la génération 68.

Quelques conclusions provisoires

Quelles conclusions peut-on tirer de ce bref survol des lectures des lycéens et étudiants en voie de radicalisation ? Je ne suis pas convaincu qu'on puisse déduire beaucoup plus des traces de lecture déjà indiquées. Je voudrais clore mes remarques par quelques observations sur les circonstances dans lesquelles se produisaient ces sélections de lecture.

Je crois qu'une piste mérite d'être développée : celle du milieu dans lequel les lectures étaient décidées et, quelquefois, discutées. Assez souvent, les adolescents et étudiants tombaient sur des textes intéressants par l'intermédiaire des conseillers adultes, parfois leurs professeurs. Mais plus fréquemment encore la fécondation intellectuelle s'effectuait par des liaisons transversales, entre les jeunes eux-mêmes. L'exemple des réflexions d'Ulrike Heider, jeune autonomiste de Francfort, dévoile un des mécanismes centraux opérant dans les milieux de cette génération : « Je n'étudiais plus d'une façon habituelle, je n'apprenais plus aux séminaires et aux cours organisés par les professeurs, mais dans les cercles d'études initiés par les étudiants eux-mêmes, ce qui était infiniment plus intéressant »³². Le conflit entre les générations avait sans doute pour répercussion précisément cette préférence pour 'l'autogestion' dans le choix de la littérature. Et puis il y avait l'attraction de la subversion, un goût pour la lecture, au delà des prescriptions scolaires ou universitaires, de livres assez souvent même défendus à cause de leur connotation sexuelle plutôt que pour des raisons politiques.

Cet esprit d'aventure véhiculé par les pages imprimées de textes entourés de l'auréole de l'illicite et/ou de la rébellion avait probablement comme autre conséquence une certaine sur-représentation des auteurs étrangers. Manifestement, ce n'était pas un choix nécessairement conscient. Le pourcentage très élevé d'auteurs qui ne proviennent pas du milieu culturel des lecteurs est notable dans l'étude des influences bibliographiques. Peut-être n'est-ce pas exceptionnel en comparaison avec d'autres générations moins rebelles, et le goût de l'autre et de l'exotique est-il toujours présent dans la socialisation d'une nouvelle génération. Cependant, cet internationalisme précoce dans le choix des lectures doit être noté même si je dois immédiatement ajouter qu'il y a presque toujours aussi de nombreux auteurs nationaux sur les listes fournies. Par exemple, les deux études consultées qui se concentrent sur le monde néerlandophone mentionnent d'une façon assez centrale un auteur très populaire aux Pays-Bas et en Flandre, mais peu connu à l'extérieur, Harry Mulisch³³.

Ce qui est cependant tout à fait visible et certainement remarquable dans cette génération 68, c'est l'avidité de lecture de ces jeunes gens. La liste fournie par Rudi Dutschke dans une lettre de la fin de l'année 1961 mentionne sept livres d'auteurs comme Platon, Freud, Max Weber ou Ortega y Gasset que Dutschke avait lus pendant les six semaines précédentes, « et encore bien des articles en plus des célébrités en sociologie et philosophie... »³⁴. Le lycéen Jan Marijnissen, « avait la réputation de quelqu'un qui lisait tout dans son école, » écrit l'historien du *Socialistische Partij*, Kees Slager³⁵. Interrogé sur son avidité de lecture, déjà légendaire, Jan s'explique : « Oui, comment se fait-il que j'ai lu autant ? Parce que c'était dans l'air. Tout vibrait et servait de stimulant à la recherche. J'absorbais toutes les choses entièrement. C'était tellement fâcheux qu'une fois je volais un livre de Marcuse »³⁶.

Cette avidité de lecture était la chose la mieux partagée dans ce temps où une grande partie de la jeunesse se faisait une opinion sur tout et se radicalisait d'une façon plutôt éclectique. Un des historiens de la nouvelle gauche italienne, Diego Giachetti, décrivait ce processus ainsi : « Beaucoup des gens passaient rapidement par des expériences politiques mutuellement exclusives et contradictoires ; des spontanéistes devenaient

33. Pour le leader du mouvement étudiant à Louvain, Paul Goossens, le récit de Mulisch du mouvement des Provos à Amsterdam, *Bericht aan de rattenkoning*, publié en 1966, était central dans sa propre formation politique et celle de ses collaborateurs. Probablement beaucoup plus en raison d'un certain simplisme idéologique qu'en raison de l'exemple des Provos en soi, ce livre était lu et « caressé à Leuven et passait de mains en mains. » cf. Paul GOOSSENS, *Leuven '68 of het geloof in de hemel, Zellik*, 1993, p. 65. Un des chapitres de l'étude de Kees Slager sur l'histoire du maoïsme néerlandais est intitulée « Mulisch, Marcuse et Marx » cf. K. SLAGER, *Het geheim van Oss. [...]*, p. 37. Mais, dans le cas des rebelles de Louvain, on doit s'apercevoir en même temps que l'univers culturel des Flamands reste très distinct de l'univers culturel des Néerlandais.

34. Cité dans M. KARL, *Rudi Dutschke [...]*, p. 21.

35. K. SLAGER, *Het geheim van Oss. [...]*, p. 49.

36. *Idem*, p. 50.

37. Diego GIACHETTI, *Oltre il sessantotto. Prima, durante e dopo il movimento*, Pise, 1998, p. 81.

38. Julio Antonio García ALCALÁ, *Historia del FELIPE (FLP, FOC y ESBA). De Julio Cerón a la Liga Comunista Revolucionaria*, Madrid, 2001, p. 22.

des maoïstes et marxistes-léninistes, tandis que d'autres suivaient une trajectoire opposée du léninisme orthodoxe vers un type d'activisme très chargé en dehors de tous les partis »³⁷. Qu'est-ce qu'était plus logique qu'une lecture pêle-mêle des auteurs de caractère extrêmement hétérogène ? Un historien de la nouvelle gauche espagnole le disait d'une façon éloquente et riche en détails : « Le militant pouvait lire en même temps Rosa Luxembourg, Lénine, Mao, Trotski, Marx, André Gorz, Teilhard de Chardin ou [Emmanuel] Mounier, dans un pluralisme qui reliait toutes les traditions diverses dont se servaient » les gauchistes espagnols³⁸.

Une autre question serait de savoir de quelles façons lisaient les différents lecteurs et lectrices de la génération 68, c'est-à-dire comment ils interprétaient les textes lus. Mais cette question, encore plus insoluble que les questions abordées ici, mériterait d'autres développements.